

Premières heures  
au paradis

DU MÊME AUTEUR

*Les Avenirs*, Farrago, 2004

*Quelle nuit sommes-nous ?*, Farrago, 2005

Hafid Aggoune

Premières heures  
au paradis

roman

DENOËL



*À mon père*



« Garde ton innocence.  
Elle t'aidera à voir, à comprendre, à aimer.  
Toute création n'est-elle pas le téméraire  
défi d'un instant ébloui, à la morne durée du  
néant ? »

Edmond Jabès, *Cela a eu lieu*

*When you walk through a storm,  
hold your head up high,  
and don't be afraid of the dark ;  
at the end of a storm is a golden sky  
and the sweet silver song of a lark.*

*Walk on through the wind,  
walk on through the rain,  
tho' your dreams be tossed and blown.*

*Walk on, walk on with hope in your heart,  
and you'll never walk alone,  
you'll never, ever walk alone.  
Walk on, walk on with hope in your heart,  
and you'll never walk alone,  
you'll never, ever walk alone.*

R. Rodgers et O. Hammerstein II



# PREMIÈRE PARTIE



Je n'ai jamais été un enfant.

Dès la naissance, mon enfance s'est envolée ailleurs, à jamais éloignée de sa part sublime, orpheline.

Le temps a filé.

Longtemps, la vie m'a échappé. Elle me dépassait constamment. J'avais beau courir, m'interroger, me lancer dans toutes sortes de tentatives, je ne parvenais pas à la rejoindre à temps.

Toutes ces années, j'ai grandi seul, perdu au fond de moi-même, dans une tristesse silencieuse, prisonnier des rêves.

Lorsque l'amour a pris ton visage, l'illusion a duré un temps : cinq années de joies pures.

Je ne sais pas pourquoi certains hommes partent quand le plus beau arrive, mais je sais que le pire est de partir quand on aime l'autre plus que tout au monde, sans rien pouvoir éviter.

Souvent, je pense à ce que je n'ai pas su te dire, toutes ces choses de moi que je n'ai pas pu te donner. Maintenant,

elles sont là, paroles jusque-là étouffées par le malheur. Apparues, elles demeurent présentes à la surface de cette personne qu'il me semble avoir trouvée aujourd'hui : Théophile Cannan.

On dit qu'être acteur c'est n'être personne.

Notre histoire était aussi parfaite que cette journée particulière où je te quittai, et comme tu l'apprendras ici, en quelques mois ma vie a changé à un point que personne ne peut imaginer.

Ce beau jour de mai, j'ai ouvert la porte et je suis parti sous un ciel bleu. Les ténèbres envahissaient mon crâne.

Des jours de silence ont suivi, un long purgatoire vers l'oubli, l'attente d'une délivrance définitive.

Je ne savais pas si tu allais me comprendre, m'attendre, garder précieusement ce qui commençait de naître en toi. Je ne pensais qu'à mes pas m'éloignant de toi, de l'avenir, de nous. Je voulais le vide, être seul avec le monde, disparaître.

L'écriture et la vie que tu portais tiendraient ton cœur hors d'atteinte du désespoir. De cela, j'étais sûr.

Dès mon départ, je suis resté des heures à contempler le ciel sombre qui se déchirait à l'intérieur, des heures à tout me repasser, à l'image d'un vieux film inépuisable, où un ralenti est un rêve venant se poser sur la réalité présente, un moment où l'éternité, le drame et la beauté deviennent palpables, des morceaux d'enfer et de paradis visibles à l'œil nu.

Aujourd'hui, au bord d'un océan tant de fois rêvé, tout m'apparaît, les vivants et les morts de ma vie, et toi, qui sais dompter les comètes, remonter le temps, donner la vie de ta seule pensée autant que de ton corps.

Pieds nus, je peux sentir la chaleur du sable s'atténuer lorsque j'approche des langues d'eau. La fraîcheur soudaine de l'océan touche les talons et remonte à l'échine, traverse le cerveau, illumine les résidus d'idées sombres, éteint définitivement le reste de mes peurs.

Je longe la côte sans me retourner sur l'origine de l'ombre haute formée par la falaise et l'étrange bâtisse où se mêlent bois, métal, béton et verre, trace géante qui a diminué à chaque pas en avant.

Très vite, la musique et les voix se sont perdues dans les rouleaux du Pacifique.

Je ferme les yeux pour voir. Il n'y a que moi, le vent et cette lumière sauvage de fin d'après-midi. La poussière vole sous mon crâne, excite la lumière des souvenirs.

J'imagine mon père avant ma naissance, quand il tenait la main de ma mère en regardant l'ombre de leur joli couple, désirant de toutes ses forces y voir celle d'un enfant apparaître. Quand ils allaient tous les dimanches se promener au bord de la Loire, au Pilat ou simplement aux abords de la maison de la culture qui surplombe Saint-Étienne, il savait qu'il aimait cette femme au beau prénom d'Yaâra au point d'imaginer l'incarnation de leur amour, la rêvant dans cette folle vision d'une silhouette supplémentaire tracée sur le sol, entre eux, évidente.

J'imagine ma mère le jour de ma naissance. Elle me tient

dans ses bras et il y a cette odeur sur sa peau, mon seul vrai souvenir d'elle. Je la regarde sans la voir, je la sens, je la touche et j'ignore que ce corps, sept jours plus tard, ne reviendra plus pour des raisons qui m'ont longtemps échappé, ne donnant à l'enfant que son odeur d'huile d'argan, comme une ruine faite de vents, pierres aériennes ancrées dans mes entrailles.

J'imagine mon grand-père, Michel Cannan, seul dans sa cuisine, rivé à sa radio pour écouter une course qu'il n'entendra jamais.

Les larmes commencent à éclore sous les paupières, à former leur petit bloc compact au fond de la gorge, avant de percer, perles précieuses faites d'amertume, de joie et d'inquiétude. Quand elles sortent enfin, je les laisse glisser sur mes joues, avant que le vent californien ne les emporte.

Je ne sais plus si je suis sur le sol ou immergé, me fondant avec le plus grand espace du monde, entre terre et eau, remontant la côte, faisant mes adieux à mon enfance perdue, à une étrange adolescence, à tous les spectres de ma mélancolie, conscient, à trente-cinq ans, qu'il va falloir devenir un homme ou ne plus pouvoir se regarder en face.

Il y a bientôt neuf mois, quelques heures après avoir quitté notre appartement, j'ai repris la chambre de bonne du boulevard des Filles-du-Calvaire, celle où j'ai vécu en arrivant à Paris. Le logement avait fait partie du salaire de garçon au pair.

En revenant seul dans ce coin de la capitale, les rues m'avaient semblé encore plus familières. Les traces de Michel Cannan et de mon père flottaient sur certains noms de rues. J'étais si troublé que certains souvenirs surgissaient. Des paroles oubliées remontaient à la surface.

Avant de sonner chez Mme Mila, la grand-mère du jeune Aurélien que j'avais gardé, j'ai parcouru un voisinage chargé de souvenirs vagues que je n'avais jamais pris le temps de fixer, les laissant glisser puis disparaître.

J'imaginai le père et le fils traverser les boulevards, fiers et beaux, poussés par l'envie de dévorer la ville entière.

Mme Mila était heureuse de me revoir et d'apprendre que je vivais de mon métier d'acteur, même si tout n'était

pas encore comme je voulais et qu'aucun rôle ne me donnait le droit de dire que je faisais du cinéma. Elle disait que ce n'était pas grave, que jouer dans des publicités pouvait être un excellent apprentissage, et que surtout ce qui comptait c'était de travailler, même dans des séries, comme les acteurs américains. Elle disait qu'un jour les Français comprendraient. Et elle savait de quoi elle parlait : toute sa vie son mari avait préparé les décors, jusqu'à sa mort, tué sur le coup par un projecteur en plein tournage.

En l'écoutant, je n'ai pas manqué de voir dans son regard l'inquiétude que provoquait mon retour.

J'aurais aimé avoir une grand-mère comme Suzanne Mila. Elle était toujours aussi gentille. Elle me voyait tous les jours à la télévision. Elle disait que je donnais l'impression d'être un autre à chaque fois. Et quand j'ai parlé de la chambre, elle ne m'a pas demandé pourquoi je souhaitais la reprendre. Suzanne est comme ça, généreuse, rien d'une concierge indiscreète, ne posant jamais les questions qui font de la peine, vous laissant venir comme un animal blessé qu'il ne faut pas effaroucher et qui finit par ne plus trembler.

Tu l'imagines, souriante et aimable, seule, la télé toujours allumée sur la seule chaîne que son vieux poste arrive à capter.

Du temps où j'étais le garçon au pair des Mila, Suzanne voyait son petit-fils tous les mercredis après l'entraînement de foot et tous les samedis après le match. Devenu adolescent, Aurélien ne venait voir sa grand-mère qu'une ou deux fois par mois, pour l'argent de poche et un goûter à la va-vite avant de dévaler les escaliers.

Tu remarqueras que je n'aime pas les chiffres.

Je tiens ça de toi.

Dans tes romans, tu écris toujours les chiffres en toutes lettres, comme une revanche sur ces heures de cours de mathématiques où le temps semblait arrêté et où l'ennui te poussait de minute en minute dans un état intermédiaire entre l'assoupissement avachi et le désir de crier en claquant la porte sur ce charabia abscons.

Après cinq ans et cinq de tes romans, je renouais avec la vie de célibataire, les sandwiches du midi et les mauvais dîners à cuisson rapide, seul dans un espace minuscule et perdu dans un gigantesque labyrinthe mental.

Après quelques jours d'isolement, j'ai repris les sorties nocturnes, celles pour se sentir moins seul, entouré d'ombres inconnues, enfumé jusqu'aux os.

Pour la première fois en cinq ans, septembre allait finir sans que j'aie fait le tour des librairies avec toi, pour le simple plaisir de voir à répétition le roman de Lucille Eden sur les tables.

Les premiers jours sans toi, je suis resté assis des heures entières sur la dune d'un désert imaginaire, à attendre que la folie s'en aille. Mais les vents ne tombaient pas. C'était pire. De nouveaux tourments se mettaient à tourbillonner et s'accrochaient à moi sans répit.

C'était l'été. La ville respirait à peine. Les agences de casting ne faisaient plus sonner mon mobile. Il n'y avait que toi qui téléphonais, inlassablement, et je ne pouvais te parler,

paralysé, complètement terrorisé à l'idée de prononcer un seul mot.

Je n'avais plus de corps. Je ne savais plus qui j'étais, ce que j'aimais, la direction à prendre. Je passais des heures dans le métro à parcourir les lignes, à observer les usagers, touristes et Parisiens, à noter leurs tics, à lire leurs journaux au-dessus de l'épaule, à scruter leur regard pas si vide que ça, un peu mélancolique, beau parfois. Je voulais me fondre dans l'univers, ne plus avoir de désirs, ne plus suivre ma volonté, ne plus agir.

À force de voir ton numéro apparaître, une fois, j'ai fini par jeter l'appareil dans une poubelle et j'ai continué à marcher. Les larmes coulaient toutes seules. La respiration était difficile. Je n'avais jamais crié comme ça. Même pendant mes cours d'art dramatique, les exercices n'avaient pas réussi à extirper le mal le plus profond. Là, c'était en pleine rue, en plein jour, comme un fou.

J'aurais voulu que tu sois morte et souffrir une bonne fois pour toutes, comme mon père avait souffert.

Cinq minutes plus tard, j'ai repensé à ma bonne étoile, à l'odeur d'huile d'argan sur les bras nus de ma mère, capturé comme un trésor chacun des sept jours où elle m'avait connu.

Je suis revenu sur mes pas à en perdre haleine. L'appareil, tombé au fond du sac vert transparent, amas immonde qui nourrit parfois un sans-abri mieux qu'au fast-food, sonnait en vain comme un appel du fond d'un puits. Comme mon bras n'était pas assez long, j'ai tout éventré.

Tu n'as jamais connu ma chambre de bonne.

Un jour, j'ai décroché un petit rôle dans une pièce, un contrat comprenant une tournée d'un an, bien payée. J'en ai profité pour déménager là où nous nous sommes rencontrés, là où tout est allé si vite, là où, avant nos premières caresses, ton corps s'est mêlé au mien sur des particules d'air, preuve d'une attirance dépassant tout.

Sans que nos peaux se touchent, l'amour physique naissant se libérait dans trente-cinq mètres carrés. Les éléments invisibles d'extases explosaient contre les murs, le désir pénétrait nos pores pour ressortir en sueur et s'évaporer au-dessus de la ville.

Trente-cinq. Comme trente-cinq ans. Trente et cinq années d'une existence étrange, de vie, de repas, de sommeil, d'attente chez une voisine ou à passer d'une nourrice à une autre, trente et cinq années de départs et de retours de voyage de mon père loin de la seule preuve de sa douleur : moi.

Vingt et un jours après être sorti de ta vie, la mienne a été radicalement transformée.

Ce jour-là, le téléphone sonnait et je ne bougeais pas. La sonnerie reprenait puis cessait, trois, quatre, cinq fois. Le numéro était fixe. Après un certain silence, ça a recommencé. Cette fois-ci, je ne connaissais pas l'indicatif. Qui pouvait m'appeler de l'étranger ? Mon père ?

Je n'ai pas décroché.

Aucun message.

C'était donc important puisqu'on voulait me parler de vive voix.

Cinq minutes plus tard, la messagerie a indiqué deux nouveaux messages.

Le premier était incompréhensible : Lucas Cohen, mon agent, me parlait d'une publicité pour un téléphone, des États-Unis... Sa voix était comme coincée dans sa gorge et parasitée par un fond sonore métallique et souterrain. Le second, nettement plus clair mais en anglais, venait d'une femme qui prétendait être l'assistante de David Lynch, le réalisateur américain.

J'ai rappelé le second numéro.